

« Jacques le Fataliste et son maître » à l'ère

Vagabondage des sens et de l'esprit

Diderot a soixante ans passés lorsqu'il entreprend l'écriture de son « Jacques le Fataliste et son maître ». Peut-être l'idée d'un roman déambulatoire lui est-elle venue des circonstances mêmes dans lesquelles il se mit à l'ouvrage. Il est à La Haye, et son voyage le mènerait beaucoup plus loin, puisqu'il avait répondu favorablement à une invitation de l'impératrice de Russie. On l'imagine très bien, secoué dans sa voiture, en train de se conter, la plume à la main, les (més-) aventures pour le moins décousues de ces deux intarissables bavards que sont Jacques et son maître. Au fond, ce devait être pour lui une manière, dans des pays dont il ignorait la langue — sauf dans les milieux choisis où se pratiquait toujours le français — de se tenir une forme de conversation imaginaire.

Il met en scène un homme du monde en déclin, le maître, et un autre, dont le franc-parler avec son supérieur indique bien que les classes sociales sont en train de revoir leurs règles de préséance. Mais ils ne parlent pas de politique, ou alors toujours par la bande, comme en fraude, puisque d'apparence ils ne dissertent que de l'amour et du destin. Jacques est un déterministe, qui croit que rien de ce qui se passe ici-bas ne se conçoit sans avoir été au préalable inscrit sur le « grand rouleau » dont il postule haut et fort l'existence. Le maître, lui, a l'air plus sceptique, ce que son expérience personnelle permet de comprendre : il est, des deux, le plus errant, vagabond du hasard à qui, à diverses reprises, la vie a réservé des épreuves, qui n'ont pas pour autant entamé sa bonne humeur ni son appétit des joies de ce bas monde.

Les gens de théâtre se délectent de ce texte parce qu'il est superbement dialogué et que sa parfaite liberté d'agencement autorise tous les montages. Qui-conque veut en faire un spectacle y puise donc à sa guise, et il a bien raison : le livre, de toute manière, demeure inchangé quelles que soient les lectures scéniques qu'on en propose.

Dans l'adaptation de Jean-François Demeyère, on sent un peu trop le souci de rendre pleinement justice à l'œuvre, ce qui peut être redoutable et a pour effet, par exemple, que Viviane Collet se trouve tenue de raconter par le menu l'histoire de Mme de la Pommeraye et du marquis des Arcis. Cette digression macaronique aurait pu être avantageusement raccourcie ou même, vu l'autonomie du récit par rapport à l'ensemble, franchement évacuée.

Cette petite erreur de structure n'empêche pas le spectacle de procurer le plaisir d'une agréable soirée avec des hommes pleins de faconde et d'ironie, qui ont le goût de vivre chevillé au corps, et dont l'entente foncière

a quelque chose de contagieux. Il faut dire qu'ils ont les traits de Michel de Warzée et de Jean-Marc Delhausse. L'un, faisant le maître, se purlèche du texte de Diderot, au sens plein du terme, puisqu'il joue aussi le narrateur : depuis qu'il fut de l'aventure du « Neveu de Rameau » chez Volter, on sait que cela lui va comme un gant. L'autre, qui a aussi une rare science du style faussement décontracté de l'écrivain, est d'un naturel confondant, qui force la sympathie pour ce brave bougre qu'est Jacques, philosophe et jouisseur...

JACQUES DE DECKER